

ABSURDISTAN PERIPHERIQUE

mercredi 22 octobre 2036

Mickaël conduit doucement, une conduite pépère sans accélérations brutale ni freinages brusques. Il reste bien en dessous de la vitesse réglementaire.

Pourtant la camionnette secoue le conducteur et son passager.

-La route est mauvaise, dit-il. Pleine de nids de poule. Le Conseil Général n'a pas les moyens de la faire refaire, il se contente de la réparer tant bien que mal, en posant des rustines, de place en place.

Julien prévient :

-Attention ! Les gravillons !

Le véhicule qui les précède vient justement d'aborder une de ces rustines récemment goudronnées et gravillonnées.

Mickaël lève le pied pour prendre de la distance

-Inutile de se presser, dit-il, je ne fais que deux villages. Ce matin, on va à Foutry-la-Caille, et après la pause de midi, on ira à Molverges.

-Foutry ! Quel drôle de nom. On le dirait fabriqué à partir du verbe « foutre », avec la terminaison « y » présente dans les noms de beaucoup de localités.

-En France, beaucoup de villages ont des noms bizarres ou cocasses. Molverges, c'est pas mieux.

-Bon. D'accord pour Foutry. Mais pourquoi « la Caille » ?

-Ça vient peut-être de l'expression argotique « l'avoir à la caille » qui veut dire « être mécontent » ? Va savoir...

-Peut-être que « caille » signifie tout simplement « rue », comme dans le mot passacaille ?

-Alors « Foutry la Rue » ? Pourquoi pas. De toute façon, on n'aura pas le fin mot de l'énigme...

La route secoue de plus en plus. La camionnette bringuebale et semble sauter les obstacles comme une cavale fougueuse. Les tôles vibrent, la direction grince, les freins crissent, le moteur s'époumone.

-Pas mal, hein ? triomphe Mickaël, pour une vieille dame qui a 185 000 km dans le coco ?

-Ton patron n'a jamais songé à la remplacer ?

-Impossible ! La fabrication et la vente de véhicules thermiques sont maintenant interdites, décision de l'Union Européenne pour limiter la pollution. Les occasions sont rares et chères, parce que la plupart des gens cherchent à garder leurs véhicules thermiques à cause du prix exorbitant des voitures électriques et du temps nécessaire pour recharger leurs batteries.

-Toujours le même problème, reconnaît Julien. Moi aussi, je suis obligé de garder mon vieux diesel.

-Avant d'habiter la région, je n'avais même pas de véhicule personnel. Mais maintenant que je vis à la campagne, je suis obligé d'avoir une voiture. J'ai trouvé une vieille

Renault, de plus de 20 ans d'âge, presque une épave. Le moteur tournait encore. Des potes mécanos ont réussi à la requinquer avec des pièces trouvées à la casse.

-Tu étais où, avant ?

-Je travaillais à la Défense. J'habitais Paris.

Mickaël n'en dit pas davantage. Julien n'ose pas le questionner : il est bien placé pour savoir que les cadres sont parfois licenciés dans des conditions très dures.

Il y a un bref silence. Les deux hommes observent la route et le paysage morne qui défile

-C'est Yvon qui t'envoie ? demande Mickaël

-Oui. Je viens d'être licencié, et il pourra peut-être me proposer des petits boulots, en attendant de retrouver du travail. Il voudrait que je fasse partie de la communauté qu'il a créée.

-Tu veux connaître nos méthodes de travail ?

-C'est cela.

-C'est simple : nous avons tous un emploi à temps partiel, pour gagner un petit salaire, payé en euros sur notre compte bancaire.

Bien sûr, Julien le sait déjà. Mais il se garde bien d'interrompre Mickaël.

-Il ne faut pas gagner trop, pour éviter d'être trop imposé et pour conserver des droits sociaux. Notre principale occupation a lieu au sein de la communauté, elle consiste à nous rendre mutuellement service en exerçant des travaux non rémunérés, donc non imposables. En somme, c'est une économie souterraine, qui échappe au contrôle de l'Etat.

- Une sorte d'autarcie ?

-C'est un peu ça, en effet. Lors de nos interventions, nous utilisons les connaissances professionnelles acquises lors de nos études et l'expérience que nous avons eue dans la vie ordinaire, avant d'appartenir à la communauté. Bien sûr, il est parfois nécessaire d'obtenir de nouvelles compétences et la communauté dispose d'un système de formation très efficace.

Julien se fend d'un sifflement admiratif.

Bien que tout cela soit déjà parfaitement connu de lui.

-Yvon veut me présenter les différents métiers qu'on peut exercer au sein de la communauté, pour que je choisisse mes spécialités. C'est ce qu'il m'a dit.

-Oui, il souhaite recruter. Aujourd'hui, je ne travaille pas pour la communauté, tous les mercredis, je travaille pour mon employeur officiel, déclaré au fisc et à la sécu, qui me donne chaque mois une feuille de paye. Et le samedi matin aussi, ce qui fait trois demi-journées par semaine.

-Sans indiscretion, tu gagnes combien par mois ?

-Suffisamment. Environ 700 euros, avec les primes, j'aide aussi le patron pour la gestion, puisque c'est ma spécialité. Je ne paie pas d'impôt, et pratiquement aucune cotisation sociale.

-Et le reste de la semaine, tu fais quoi ?

-Demain et vendredi, Yvon m'a désigné pour faire de la mécanique. Avec l'aide d'un technicien, je dois remettre à neuf deux lave-linges pour d'autres membres de la communauté. On a pu racheter pour presque rien deux appareils en panne, que les magasins d'électroménager ont bien voulu nous refiler au lieu de les mettre à la casse, et Yvon s'est

procuré les pièces de rechange auprès du fabricant. Quand on aura fini, elles seront comme neuves.

-Du travail au noir ?

-De la récupération, tu veux dire ! On travaille aussi pour la « planète » ! Tu n'imagines pas tout ce gâchis. Les matières premières qui s'épuisent, les déchets qui s'accumulent... On cherche à remédier un peu à tout ce gaspillage. On devait nous décorer !

Bien sûr, pense Julien. Tu profites des services publics et de la Sécurité sans rien payer, pratiquement... C'est du parasitisme... Alors, pour la décoration, tu repasseras.

-Aujourd'hui, comme tu le vois, je bosse pour « MIAM MIAM EXPRESS », une boîte qui apporte dans les bleds perdus des campagnes du pain frais et différents produits alimentaires, épicerie, fromages, et même un peu de viande, de légumes et de fruits frais. Tu as du voir le nom de la boîte sur la camionnette.

-Je croyais que cela ne se faisait plus depuis longtemps.

-Détrompe-toi. Cela se refait de plus en plus. Le mec qui a créé la boîte a eu une idée géniale ! Il a monté son affaire petit à petit, pour répondre aux besoins des villages isolés qui n'ont plus de commerces. Maintenant, il dispose de deux camionnettes et de deux camions aménagés en épiceries ambulantes.

-On se croirait revenu aux années 1950 !

-Mais ça marche d'enfer ! On a de nombreux clients. D'ailleurs tu verras toi-même. Les gens ne vont plus dans les grands supermarchés qui sont tous situés près des villes. Ils ne peuvent plus acquérir des véhicules thermiques d'occasion, qui sont devenus très rares, de plus le carburant est maintenant hors de prix. Quant aux voitures électriques, elles sont bien trop onéreuses pour les gens moyens.

Julien ne répond pas. Ce qu'il vient de découvrir le laisse pensif

Le pays va mal, se dit-il. Le niveau de vie des habitants est passé par un sommet, il y a quelques années, et maintenant il régresse.

-Tu veux dire, dit-il enfin, que les gens croupissent dans leurs villages ?

-Il reste quand même quelques activités. A Foutry, il reste deux ou trois magasins, quelques artisans, un garage qui retape les vieilles bagnoles et, bien sûr, quelques exploitations agricoles. Mais beaucoup de gens dans les campagnes ont du mal à trouver du travail sur place, et quant à travailler en ville, c'est difficile à cause des problèmes de mobilité dont je t'ai parlé.

-Il n'y a pas si longtemps, dit Julien, les employés des villes n'avaient qu'un seul rêve : profiter de l'aubaine d'un immobilier moins cher pour acheter une petite maison à la campagne et jouir du calme et de l'air pur.

-C'est bien fini ! C'est ruineux, compte tenu du prix du carburant, sans compter les nombreuses restrictions qui frappent les voitures thermiques. Avec tous les prélèvements obligatoires, il faudrait des revenus très importants et « passer à l'électriques » comme ils disent.

Fini. Pour la plupart des gens, c'est la fin du monde joyeux de l'automobile et des déplacements faciles, des départs en vacances, des chassés-croisés sur les autoroutes de l'été !

-Si ça t'intéresse, reprend Mickaël, mon patron recherche toujours des chauffeurs. Il en faudrait un pour prendre ma suite, jeudi et vendredi, pour desservir quatre autres villages. La camionnette, tu peux la conduire avec un permis voiture.

-Je verrai, répond Julien. Pour le moment, je touche encore le chômage.

Les deux hommes restent silencieux, plongés dans des réflexions moroses.

-On met la radio ? demande Mickaël

La radio. Bien sûr. Un peu de musique, quelques chansons. Pour faire oublier les soucis, et cette impression de stagnation qui semble coller à la peau.

...

Publicité

*Vous êtes au volant de votre AUTOBLITZ, **tout électrique**, bien installé sur les sièges tout confort, c'est la sérénité, la plénitude, le bonheur... Un peu de musique ? Le silence inégalé de votre AUTOBLITZ **tout électrique** vous permettra de profiter pleinement du nouvel autoradio ASH3 dont votre AUTOBLITZ **tout électrique** est équipée. Vous sillonnez les belles routes de France...*

La camionnette saute sur un nid de poule. Les deux hommes décollent de leur siège. Peu s'en faut qu'ils ne heurtent le plafond du véhicule. Heureusement, les ceintures de sécurité les retiennent. Mickaël se raidit sur la direction, ce qui les empêche d'aller dans le décor.

*...votre seule préoccupation est de chercher un restaurant gastronomique, pour savourer un succulent repas pendant la recharge de votre AUTOBLITZ **tout électrique**. Lorsque vous sortirez, la recharge de votre AUTOBLITZ **tout électrique** sera finie depuis longtemps et votre AUTOBLITZ **tout électrique** sera prête à reprendre la route.*

*Achetez l' AUTOBLITZ **tout électrique** grâce aux primes allouées par le gouvernement pour la transition écologique, et laissez-la, le plus souvent possible, au garage, car le vélo ou la marche à pied sont préférables pour votre santé.*

...

-Pourquoi font-ils autant de publicité pour les bagnoles alors que les pouvoirs politiques tant nationaux que locaux cherchent à les interdire de plus en plus ? Il ne sera bientôt plus possible d'aller nulle part.

-Surtout qu'on nous serine cette pub 10 fois par jour !

Pendant ce bref dialogue, la radio continue :

Publicité

Liliane vient de perdre son papa, qui lui laisse une fortune en biens immobiliers et en actions. Hélas, un malheur ne vient jamais seul, et les droits de successions s'avèrent considérables. Pour régler le fisc, Liliane devra-t-elle vendre son chalet dans les Alpes, sa superbe marina dans le Var, où elle aime tant passer ses vacances, ou son manoir dans le Périgord, où elle a l'habitude de se ressourcer ?

Angoisse !

Mickaël et Julien se regardent.

Qui viendra au secours de la pauvre orpheline ?

ZORROCASH a la solution ! ZORROCASH est l'expert financier qui résout toutes vos difficultés ! ZORROCASH...

Mickaël a tourné le bouton. La radio s'est tue.

-Heureusement que je n'ai pas de pognon, dit-il. Je serais bien dans la merde !

-Tu as raison : pas d'argent, pas de problèmes.

-On arrive, dit Mickaël

Un panneau annonce :

FOUTRY-LA-CAILLE

Et un autre, en dessous, précise :

Ville Fleurie

Pour l'attester, trois rosiers étiques ont été plantés sous la pancarte, à même le bas côté. Leurs tiges noircies sont encore garnies de quelques feuilles et d'une fleur fanée qui disperse ses pétales sur l'herbe jaunie...

-Foutry-la-Caille, précise Mickaël n'est pas un village, mais plutôt une sorte de bourg. Officiellement, c'est une ville de 2000 habitants, chef lieu de canton.

Mickaël donne un coup de frein.

-Ici, c'est 30 à l'heure. Si je chope un PV, je n'aurais pas gagné ma journée !

On défile dans la rue principale, qui traverse toute l'agglomération et qui semble interminable. Julien remarque deux magasins qui semblent fermés depuis longtemps, dont les vitrines noires n'abritent que quelques cartons épars.

-Avant, reprend Mickaël, on pouvait se mettre place de la Mairie. On nous avait accordé l'autorisation temporaire d'occuper l'espace public. Maintenant, ce n'est plus possible, car le maire a piétonnisé la place ainsi que la rue Nicot, une rue de 100m de long où il ne passait qu'une dizaine de véhicules par jour... Pour empêcher le passage des voitures, il a fait installer des bittes motorisées.

-Des bittes motorisées ? s'étonne Julien.

-Des cylindres d'acier, qui s'enfoncent dans le sol pour laisser passer les véhicules autorisés, et qui se remettent en place après leur passage. Les services municipaux disposent d'une télécommande, ainsi que Monsieur le Maire, bien entendu.

Julien ironise :

-Monsieur le Maire a donc voulu sa ZFE ?

Mickaël hausse les épaules.

-Oui, comme dans les métropoles ! La folie des grandeurs !

Une longue litanie de maisons quelconques, des courettes ou des jardinets clos de grilles parfois rouillées, des portes et des fenêtres en manque de peinture...

Mickaël s'arrête. C'est l'extrémité de la rue Nicot, rue piétonne barrée par deux cylindres de métal noir. A l'angle, une boutique dont les vitrines sont remplacées par des panneaux d'aggloméré.

« Local commercial à louer »

La camionnette redémarre.

-Maintenant, on doit s'installer place de la gare. A l'autre bout du patelin.

-Il y a une gare ?

-Pas dans l'agglomération proprement dite. La gare se trouve à 2 km, au bout d'une sorte d'avenue bordée d'arbres. C'est la route que nous prendrons cet après-midi pour aller à Molverges... La place de la gare donne accès à cette avenue, c'est pourquoi elle porte ce nom.

On arrive.

Mickaël s'arrête à l'endroit prévu, sort l'autorisation d'occupation provisoire du domaine public, au cas où il y aurait un contrôle. Puis il descend et ouvre l'auvent qui dévoile un comptoir, des casiers en plexiglas qui permettent à la clientèle de voir les produits qui leur sont proposés.

Tout est parfaitement rangé et disposé de manière à mettre les chalands en appétit.

Julien le suit à l'intérieur.

De l'autre côté d'un étroit couloir central, d'autres casiers, des étagères dans lesquelles la nourriture est classée, ordonnée par catégories : fromages, fruits, pâtes et riz, conserves, condiments, huile, vins... Il y a même un casier pour les produits d'hygiène, le papier toilette, les torchons papier, gels douche, dentifrices... Julien remarque un réfrigérateur pour la viande et les laitages, avec un petit compartiment congélateur.

A l'extrémité du comptoir, les baguettes de pain et quelques miches, qui voisinent avec la viennoiserie et quelques gâteaux.

Mickaël klaxonne à plusieurs reprises : c'est le signal pour faire rappliquer la clientèle

-Tu peux m'aider, dit-il à Julien. Tu me passeras les produits et je n'aurai plus qu'à encaisser.

Il a pris place au centre du comptoir, devant la caisse enregistreuse. A côté, une balance électronique permet la pesée des denrées vendues au poids.

-Ici, sur la place, nous sommes en zone couverte par les réseaux téléphoniques. La caisse transmet directement les données, de même que le terminal de paiement. Quand on est dans une zone blanche, tout est gardé en mémoire et se transmet automatiquement dès notre entrée dans une zone couverte.

Julien, lui, prend place dans l'étroit couloir, devant le casier réservé aux biscuits secs, aux crêpes, et aux pains de mie en sachet. Il s'évertue à retenir la disposition des aliments proposés à la vente, pour pouvoir les trouver plus rapidement.

-Les baguettes et les miches sont réservées aux clients qui ont passé commande par téléphone, précise Mickaël, de même que la pâtisserie fraîche.

Un superbe gâteau, fier de ses fruits rouges et de sa glaçure impeccable semble trôner, tel un aristo, en ces lieux.

-Le gâteau, c'est pour Larchi. Ce n'est pas un de nos produits habituels, je suis passé le prendre ce matin chez le pâtissier.

Sans rien demander, Julien regarde dans sa direction pour avoir la suite des instructions.

-Larchi, c'est Monsieur Jérôme Larchidiacre, le maire de Molverges. Tout le monde l'appelle Larchi.

-Les prix affichés, demande Julien ?

-Ce sont les prix hors taxe. La caisse enregistreuse applique automatiquement le taux de TVA en fonction du produit et de la carte bancaire introduite dans le terminal de paiement. Ici, à Foutry la Caille, ils sont presque tous « défavorisés » et ne paient que 7% pour les produits alimentaires courants.

Julien songe avec amertume qu'il paie encore 14% pour une tranche de jambon ! L'administration applique encore le taux qui correspond au salaire d'ingénieur qu'il avait avant son licenciement.

-Quelle drôle d'idée, dit-il, d'appliquer des taux de TVA différents en fonction des revenus. C'était bien plus simple avant : les magasins affichaient le prix, taxe comprise, et on savait combien on allait payer.

-Oui. Bien plus simple. Mais c'est du passé. En 2030, quand la gauche a repris le pouvoir, l'Assemblée a voté la suppression des espèces. Soit disant pour empêcher les fraudes, les trafics, et le blanchiment d'argent. Dès ce moment, tout paiement en pièces et en billets est devenu interdit, et l'Etat a cessé de battre monnaie. Par la même, toute transaction anonyme est devenue impossible. Dans la foulée, ils ont réformé la TVA, un impôt présenté comme injuste, car il pèse plus durement sur les plus pauvres. Un taux de TVA modulé en fonction des revenus permet une meilleure « redistribution ».

-Les politiciens rêvent qu'ils sont aux commandes d'un bulldozer et que leur mission consiste à niveler le niveau de vie de la population.

-C'est vrai, ils sont obsédés par la lutte contre les inégalités, et toute différence est vue comme une inégalité.

Voilà les Foutrisiens ! Ils arrivent ! Ils sont là !

Ou plutôt, elles sont là. Car ce sont essentiellement des femmes. Une dizaine. Groupées autour de la camionnette. Il y a bien aussi quelques hommes, deux ou trois, mais ils semblent un peu perdus et ne pipent mot en attendant leur tour d'être servis

Les Foutrisiennes.

Mickaël : Mesdames, Messieurs, bien le bonjour !

« Bonjour Mickaël ! » répondent en chœur les clients.

Mickaël (*s'adressant à la cliente la plus proche de comptoir, visiblement arrivée la première*) : Comment va Madame Grambois ?

Geneviève Grambois (*l'air furieux*) : ne m'en parlez pas ! Maintenant, il faut aller jusqu'au bout du patelin pour faire ses courses !

Amélie : C'est vrai ! A cause du maire et de sa foutue zone piétonnisée ! Avant, la place de la mairie, en plein centre ville, c'était plus commode.

Germaine : on croirait qu'ils sont toujours à la recherche d'un nouveau moyen pour nous emmerder.

Mickaël (*à Julien, à voix basse*) : Elle s'appelle Germaine, elle possède la dernière épicerie du village. C'est la bonne qui tient la boutique pendant qu'elle fait ses emplettes chez nous. Elle a la langue bien pendue.

Françoise : et ils ne manquent pas d'imagination. Tous les jours une nouvelle idée.

Julie : J'habite rue Nicot. Avant, nous pouvions inviter chaque dimanche notre vieille tante de 86 ans, qui ne peut presque plus marcher. Mon mari allait la chercher en voiture et la reconduisait chez elle après dîner. Maintenant, c'est plus possible à cause de ces trucs qu'il a fait mettre.

Germaine (*d'un ton égrillard*) : des bittes. Des bittes rétractables, télécommandées.

Françoise : Plus aucune bagnole ne peut passer.

Germaine : sauf la sienne ! Je l'ai vu : il a une télécommande. Pour lui, ça passe tout seul. Faut pas se gêner !

Julie : Maintenant, la pauvre vieille passe le dimanche toute seule.

Françoise : à part ça, on est tous égaux.

Mickaël : Qu'est-ce que je vous sers, Madame Grambois ?

Geneviève : Si vous aviez un bon camembert bien crémeux, comme la dernière fois.

Elle insère sa carte dans le terminal.

Mickaël (*répète pour Julien*) : un camembert bien crémeux pour Madame Grambois.

Julien trouve le fromage et l'apporte à la caisse.

Geneviève : et aussi un steak haché (à cause de mes dents). Une boîte de haricots verts, et des gaufrettes à la framboise (j'attends la visite de ma petite fille)

Mickaël : Est-ce tout ?

Geneviève : non. Un kilo de pommes, les roses là, derrière vous. Ah, j'allais oublier : un paquet de café moulu ! Je n'ai plus ma tête de « dans le temps », maintenant, j'oublie plein de choses !

Elle fourre ses commissions dans son cabas, la caisse cliquette, elle doigte son code sur le terminal.

Geneviève : dites ! C'est drôlement cher !

Mickaël : nous faisons la route, Madame Grambois. Nous sommes obligés de prendre plus cher que les supermarchés. Ce n'est pas trop lourd ?

Geneviève : j'arrive encore à le porter. Heureusement, j'habite moins loin que Julie.

Elle s'éloigne du comptoir et pose son cabas par terre : elle va rester un moment pour profiter de la compagnie des autres femmes et écouter les conversations.

Odette (*s'approchant du comptoir*) : deux steaks, s'il vous plaît, mais pas comme la dernière fois. Ils étaient filandreux... Et aussi, des haricots verts surgelés. J'ai commandé une baguette tradition, et deux croissants pour demain matin...

Françoise : Et les trottoirs ? Vous avez vu les trottoirs ? C'est dégoûtant !

Odette (*se retournant vers Françoise*) : vous avez bien raison, c'est plein de crottes de chiens. (*à Mickaël*) : Et un peu de gruyère, si vous en avez.

Mickaël : j'ai de l'Emmenthal

Odette : de l'Emmenthal ?

Mickaël : Avec des trous, c'est de l'Emmenthal.

Odette : (*À Mickaël*) : D'accord. Donnez- moi un morceau d'Emmenthal. (*puis, tournée vers Françoise*) : C'est plus des trottoirs, c'est des crottoirs !

Françoise : mon voisin d'en face a marché dedans et il s'est étalé les quatre fers en l'air ! Résultat : le col du fémur cassé. Il a été emmené par les pompiers.

Germaine : Sans compter qu'ils sont aussi en mauvais état. Le bitume est tout craquelé, boursoufflé, rongé comme par une étrange maladie. Quand il pleut, on marche dans la boue.

Françoise : et la mairie ne fait rien.

Rolande : et ces groupes un peu louches qui rodent le soir...

Odette (*ramasse ses commissions*) : moi aussi, ils me font peur.

Rolande : Pourquoi le maire n'appelle-t-il pas les gendarmes ?

Amélie : moi, je ne sors plus le soir.

Germaine (*d'un air entendu*) : il a autre chose à faire, le maire...

Julie : il peut pas être partout le maire ! Il peut pas être à Foutry et en voyage

Germaine : c'est beau l'Italie !

Amélie (*ricanant*) : c'est pour les nécessités du jumelage avec Costa d'Amore sur l'Adriatique.

Germaine : 15 jours ! Plus personne à la mairie.

Julie (*grince*) : pour signer 3 malheureux papiers !

Amélie : Au printemps dernier, 15 jours de vacances, aux frais de la commune.

Germaine : comme si on n'était pas déjà dans la dèche !

Julie : 15 jours sous les palmiers avec sa secrétaire de mairie. Costa d'Amore, tout un programme !

Germaine : ça lui a bien réussi, à la belle Christiane !

Amélie : En rentrant d'Italie, elle était toute rayonnante.

Julie : Et toute bronzée !

Germaine : Je ne parle pas de son teint de pêche, je parle de son ventre qui s'est bien arrondi en quelques mois.

Amélie : il paraît que son mari est ravi !

Julie : Et comment ! Il va être papa. Ça fait cinq ans qu'il essaie, il n'y arrive pas.

Amélie : qui est-ce qui nous a foutu des hommes pareils !

Germaine : comme vous dites ! Il y a du mou dans les...

Julie : chut ! Restons dans les limites de la correction. Enfin, il est ravi, c'est l'essentiel.

Amélie : je crois qu'en italien on dit *cornuto*.

Julie : Exactement. Vous êtes douée pour les langues.

Rolande : Et notre mairesse ? Elle n'était pas avec eux ?

Julie : Elle n'était pas du voyage. La municipalité doit faire des économies.

(*rires*)

Rolande (*à Mickaël*) : 2 boîtes de thon, s'il vous plaît. Une belle laitue et un kilo de poires...

Amélie : elle est confite en dévotion. Toujours dans les jupes du nouveau vicaire.

Germaine : je l'ai déjà vu : il n'est pas mal.

Amélie : et dans la force de l'âge, si vous voyez ce que je veux dire.

Germaine (*l'œil égrillard*) : il a dû lui montrer son cierge pascal !

Julie : chut ! Germaine, vous n'êtes pas sortable ! (*Elle rit quand même*)

Amélie : en fait de cierge, elle brûle la chandelle par les deux bouts !

Rolande (*à Mickaël*) un petit rôti de veau, si vous en avez... Moi aussi, j'ai commandé une baguette. (*elle se retourne vers Germaine*) Moi, les ragots, ça ne m'intéresse pas. Vous voulez dire que le vicaire ?...

Julie (*se signant d'une façon volontairement comique*) : Jésus Marie Joseph ! Tout de même ! Accuser un prêtre de fornication !

Germaine : aucun rapport avec la religion. C'est la nature.

Amélie : et la nature, c'est Dieu le Père qui l'a créée !

Julie : Il ne s'occupe pas souvent de nous, Dieu le Père. C'est un peu comme le maire...

Germaine : Il a trop de boulot ! Il faut qu'Il s'occupe de toutes les calamités : du dérèglement climatique, de ceux qui crèvent de faim, de ceux qui se foutent sur la gueule, un peu partout dans le monde ! Alors Foutry la Caille, pour Lui, c'est peanuts !

Rolande : Mickaël, j'allais oublier ! Un paquet de papier toilette. Du PQ comme on dit.

Amélie : à ne surtout pas oublier !

Julie : Oui, on peut en avoir besoin.

Germaine : vous voulez dire qu'ils nous font tous ch...

Amélie et Julie : oh ! Germaine !

Mickaël : Que vous faut-il, Madame Onzeur ?

Bertrade Onzeur (*elle chuinte, car elle n'arrête pas de faire balancer une de ses dents avec le bout de sa langue*) : Si vous pouviez me prendre, comme l'autre fois. J'irais en ville, chez ma fille, et je pourrais consulter un médecin.

Amélie : n'oublie pas d'aller aussi chez le dentiste ! Tu vas perdre ta dent. Reste donc toute une semaine chez ta fille : tu pourras mettre tout ça en chantier.

Mickaël : Je ne peux pas vous prendre aujourd'hui, Madame Onzeur. Il n'y a que deux sièges dans la camionnette et nous sommes déjà deux. Vendredi, on ne passe pas : il nous manque un chauffeur. Il faudra attendre lundi. On n'a pas le droit de transporter des passagers, mais mon collègue acceptera sûrement de vous prendre en cachette du patron.

Bertrade : ça fait long.

Mickaël : Il n'y a donc pas de médecin, à Foutry la Caille ?

Amélie : Il avait 78 ans. Il a pris sa retraite.

Julie : Foutry la Caille est devenue un désert médical !

Germaine : comme beaucoup de communes rurales.

Mickaël : Et le train, Madame Onzeur ? Pourquoi ne prenez vous pas le train pour aller en ville ?

(*tout le monde rit*)

Amélie : l'arrêt en gare de Foutry la Caille a été supprimé depuis longtemps !

Julie : Dans le temps, il y avait la « micheline », mais maintenant plus rien !

Mickaël : il y a bien des cars ?

Julie : seulement deux par semaine, dans les deux sens. Le mardi et le jeudi. Les horaires ne sont pas commodes, et ils s'arrêtent à tous les bleds. Ça n'en finit pas.

Bertrade : Et puis, c'est cher. Avec ma petite retraite...

Germaine : l'Etat nous laisse tomber. Le Département nous laisse tomber. Tout le monde nous laisse tomber. On ne s'occupe que des métropoles, parce qu'elles votent du bon côté.

Mickaël : Lundi, Madame Onzeur. Je suis pratiquement sûr que mon collègue vous prendra. Et moi, je vous prendrai mercredi, pour le retour, si vous le souhaitez. Il faut bien se rendre service. Et à part ça, qu'est-ce que je vous sers ?

Bertrade : J'ai commandé une miche campagnarde... Il me faut aussi, une boîte de petits pois, un steak haché, un kilo de pommes...

Bertrade règle ses achats et s'éloigne un peu du comptoir. C'est le tour d'Amélie.

Amélie : j'ai commandé une baguette tradition et deux religieuses au chocolat. Il me faut aussi des surgelés : des petits pois et des lasagnes à la bolognaise.

Julie : des lasagnes à la bolognaise ! Tu le gâtes, ton homme !

Amélie : Il le mérite : la nuit dernière, j'ai eu un orgasme super !

Germaine : bravo Amélie ! Un ban pour Amélie !

On l'applaudit chaleureusement. Des cris « bravo ! » fusent.

Julie : nous y avons droit autant que les hommes : c'est dans la Constitution !

Amélie : tu nous casse les pieds avec ta Constitution ! Les Français n'aiment pas l'égalité, ils raffolent des histoires de princesses et de milliardaires !

C'est le tour de Germaine qui s'approche à son tour

Germaine : Il me faut des haricots verts et des courgettes en rondelles, surgelées. J'en ai marre de faire les épluchures ! Et aussi deux steaks bien tendres... Et du chocolat, avec des noisettes...

Elle fourre le tout dans son cabas à roulettes et laisse la place à Julie.

C'est la fin de la récréation où on papote entre copines. Les femmes retournent chez elles par petits groupes, en devisant. Elles vont préparer le repas et retrouver les tâches ménagères, certaines s'accorderont un repos post prandial devant la télé qui leur servira un feuilleté insipide truffé de poses publicitaires.

Mickaël et Julien choisissent des sandwiches et chacun d'eux prend aussi une canette de bière. Mickaël encaisse.

-Dis donc, dit Mickaël regardant les tickets, tu paies 14% de TVA sur les sandwiches et 25% sur la bière, le taux maximum ! Tu paies autant qu'un ministre, alors que tu es au chômage !

-C'est vrai, reconnaît Julien, il faudra que je signale au fisc ma nouvelle situation pécuniaire.

-Tu pourras peut être redescendre à 10% sur les produits alimentaires courants. Ils te rembourseront sans doute le trop perçu.

Les deux hommes trinquent en heurtant leurs canettes.

-A ta santé, dit Julien. On vit quand même !

-A la tienne !

Ils se sont réinstallés sur les sièges, face au tableau de bord, pour manger leurs sandwiches.

-C'était quoi, ton job, quand tu bossais à la Défense ?

-Responsable administratif et financier. J'avais fait un master de finance et une école de management. J'étais cadre sup.

-Tu te faisais combien ?

-Plus de 6000 par mois. A trente ans.

-Tu as laissé tomber ?

-Tu ne peux pas savoir... Pour louer un petit deux pièces, à peu près correct, à Paris, c'était presque 3000, avec les charges et les taxes. Ma femme est prof. Son salaire passait intégralement dans le loyer.

-Tu n'as pas pensé à t'installer plus loin ?

-En banlieue ? Impossible, à cause de nos horaires. On avait parfois des réunions jusqu'à 22 heures. Et le lendemain, on recommence à 8 heures. Le plus souvent je rentrais en taxi, pour gagner du temps.

-Evidemment, le taxi, ça coûte. Surtout la nuit.

-En plus on est souvent avec les « huiles », les directeurs ou même le patron... Ils vous font sentir que vous n'êtes pas comme eux. Ils sont riches, ils l'ont toujours été car ils sont issus de familles fortunées, ils ont des relations, du pouvoir... Ils vous méprisent car eux, ils n'ont pas besoin de travailler. Toujours se montrer obséquieux ! Toujours le petit doigt sur la couture du pantalon ! Ils ne vous engueulent pas, non. C'est pire. Il leur suffit de quelques mots pour que vous vous sentiez en faute, même si vous avez travaillé avec zèle et compétence. Pour eux, ce n'est jamais assez. Vous vous sentez un moins que rien. Une merde.

Julien ne dit rien : ce sentiment d'humiliation ne lui est que trop familier. Mickaël poursuit :

-Ma femme aussi en avait assez : on ne se voyait presque jamais. Notre vie commune se résumait à dormir ensemble. On faisait rarement l'amour : trop fatigué, trop pris par le temps, trop angoissé aussi... Alors je suis allé voir le PDG. Je lui ai demandé d'être rétrogradé comme simple employé.

-Tu aurais gagné moins.

-Et alors ? J'aurais payé moins d'impôt, j'aurais probablement pu obtenir un logement social, j'aurais été dispensé des longues réunions... Et surtout, je n'aurais plus été obligé de les côtoyer. Cela, bien sûr, je ne l'ai pas dit.

-Il n'a pas voulu ?

-Il m'a regardé comme si j'étais fou. Pour lui, l'emploi que j'occupais dans la boîte était un privilège énorme, pour lequel je devais me montrer reconnaissant. Il m'a répété que l'entreprise avait besoin de moi à la place qu'il m'avait assignée, et à aucune autre. Il a mis fin à l'entretien par ces mots : « ça vous passera ». Trois mois après, j'ai démissionné.

-Et maintenant ?

-Je ne m'en tire pas plus mal qu'avant. Ma femme donne quelques heures de cours dans un lycée de la ville. A nous deux, nous gagnons trop peu pour être imposés, et nous sommes tous les deux membres de la communauté.

-Tu ne comptes pas chercher un vrai travail, conforme à tes compétences ?

-Pas du tout ! Ma qualité de vie est bien meilleure maintenant. Je préfère de loin sillonner les routes de campagne pour apporter aux ruraux ce dont ils ont besoin, j'aime bien parler avec eux, prendre conscience de leurs difficultés et leur apporter mon aide quand je le peux. Ils ont moins de fric, mais plus de bon sens et de sincérité. C'est eux, les intelligents.

-Mais matériellement ? Tu pourrais t'en tirer bien mieux si tu reprenais un poste de cadre financier.

-Certes. Je pourrais acheter, pour la frime, un tas de chose dont je n'ai pas besoin, et dont je peux tout à fait me passer dans ma vie actuelle. Nous ne manquons de rien. La communauté pratique un échange de travaux, sans paiement en argent, donc sans taxes. Nous avons constitué une véritable société autarcique, nos tâches sont suffisamment diversifiées pour que nous puissions produire tout ce qu'il nous faut. En somme, nous gagnons sur les taxes, et sur toute la fiscalité. L'Etat en prend trop, plus personne ne veut travailler.

Un gang ! Voilà ce que pense Julien. Cette communauté n'est pas autre chose qu'un gang qui refuse à la Nation l'argent qui lui revient sur l'activité de ses membres. Quoi qu'ils disent, ils ne sont pas entièrement en dehors de la société qu'ils critiquent, ils bénéficient toujours des services publics et de l'argent social

Au fond, ils volent les autres... Ceux qui travaillent normalement.

Une combine qu'il se garde bien de blâmer. Qui sait s'il n'aura pas besoin, lui aussi, de rentrer dans ce jeu s'il ne trouve pas rapidement du travail ?

-Cela nécessite toute une organisation ! Vous ne pouvez pas être complètement hors du système économique normal. Comment faites-vous pour les matières premières, pour vous procurer la base de vos travaux ?

-Le manager, c'est Yvon. C'est lui qui s'occupe de nous les procurer les matières en les achetant dans la « société normale ». Il faut alors payer en euro et, bien sûr, acquitter les taxes. C'est pourquoi nous conservons tous un petit emploi, en prenant bien garde de ne pas gagner trop.

Devant l'air renfrogné de Julien, qu'il prend pour du scepticisme, il ajoute :

-Et ça marche ! Quand je travaillais à la Défense, j'avais du mal à me loger.

Maintenant, je suis propriétaire. L'immobilier est très bon marché à la campagne, j'ai pu acquérir une grande maison avec jardin. Mon dossier de prêt est passé comme une lettre à la poste. Qui aurait pu le croire ?

-Et pour acheter ta voiture, comment as-tu fait ?

-C'était un vieux diésel. Une épave que j'ai eue pour rien. Un atelier de la communauté l'a remis pratiquement à neuf avec des pièces récupérées à la casse. Il a même été repeint. Ils m'ont fait crédit.

-Un crédit ?

- Il correspond au travail fourni par l'atelier qui a réparé ma voiture. Je le rembourse en heures de mon travail. Normal, non ? Je rembourse un peu chaque mois, exactement comme un crédit bancaire classique.

-En somme, la communauté a sa monnaie, et sa banque.

-Tout à fait ! Mais ce n'est pas de l'argent. Légalement, c'est un simple arrangement entre nous.

Julien ne dit rien.

Quelle organisation ! Il ne peut se défendre d'une certaine admiration. La pauvreté organisée en solidarité ! Un peu comme dans les communautés de moines du temps jadis : l'autarcie, le travail en commun, la vie partagée...

-Et toi, insiste Mickaël, tu ne m'as rien dit de toi. Tu es marié ?

-Ma femme m'a quitté, avoue Julien, sans même songer à dissimuler sa tristesse.

-Elle ne t'aime plus ?

-Elle ne supportait plus de tirer le diable par la queue. Nous avions pourtant des salaires corrects, nous étions au milieu de l'échelle sociale. C'est la plus mauvaise position : assez riches pour tout payer au prix fort, mais pas assez pour se permettre les conditions standards d'existence.

-Vous n'êtes pas seuls dans ce cas : beaucoup de gens estiment que leur travail devrait leur permettre un niveau de vie meilleur, et ils en ressentent une certaine frustration. C'est l'origine du désintérêt pour le travail.

-Je ne sais même pas où elle est. Ni de quoi elle vit. Mais je suis sûr qu'elle souffre autant que moi de la séparation.

Voyant la tristesse de Julien, Mickaël préfère changer de conversation :

-Vous vous retrouverez, dit-il simplement, avant d'ajouter :

-... l'an dernier, j'aurais pu t'offrir un café.

Il désigne du doigt l'ancien magasin, en face. La pause de midi achevée, les maçons recommencent à poser des parpaings pour murer ce qui avait été une vitrine.

-Il y avait un café, place de la gare, continue Mickaël. Une boutique double : le mari tenait le bistrot, et la femme était coiffeuse. Ils gagnaient à peine assez pour payer le loyer du magasin et les taxes... Ils sont partis sous d'autres cieux. Maintenant, il ne reste plus qu'un seul café à Foutry. Place de la mairie. C'est assez loin et on ne peut pas y aller avec la camionnette.

-A cause des bittes mécanisées, dit Julien en souriant.

-Précisément. Pour coiffer les dames, il ne reste plus que la vieille Fernande, coiffeuse à domicile.

-Ils transforment les deux boutiques en appartements ?

-Le propriétaire a vendu pour une bouchée de pain... La mairie a préempté pour en faire des logements pour les migrants. L'Etat a « délocalisé » plusieurs familles de migrants à Foutry-la-Caille.

Julien ironise :

-De quoi se plaignent les habitants des campagnes ? Il arrive parfois que l'Etat pense à eux !

-Hélas ! renchérit Mickaël. Ceux qui sont au pouvoir ont dans leur tête un schéma idéologique bien différent du pays réel. On dirait des aveugles occupés à réparer un délicat mécanisme d'horlogerie.

Il tourne la clé de contact. Le moteur démarre.

-On y a, dit-il, je ne veux pas rentrer trop tard en ville. Au retour, il faudra encore faire l'inventaire, contrôler la caisse et remplir plusieurs docs pour le patron. Ça ne fait rien si je mets la radio ?

Au fond, Mickaël préfère encore la radio aux confidences personnelles, dont on ne sait jamais comment elles peuvent tourner.

La camionnette roule sur la large chaussée bordée d'arbres qui conduit à la gare.

« Ce soir, vous êtes invités chez Tiburcio Louya » nasille le poste. *« Le double ballon d'or vous fait les honneurs de sa luxueuse villa »*

« C'est dans le quartier résidentiel ultra sécurisé de FLOUZYARD BEACH, que la star du ballon rond a élu domicile. N'espérez pas lui rendre une visite surprise, car le quartier est totalement privé, clos par une barrière et étroitement gardienné. Seules les personnes triées sur le volet peuvent y pénétrer, et ne peuvent circuler dans ses rues que les véhicules dont les plaques sont accréditées... »

« Mais ce soir, grâce à la télévision, vous serez tous invités à visiter la luxueuse demeure, et c'est Tiburcio Louya en personne qui vous en fera les honneurs. Le champion ouvre sa porte aux téléspectateurs de « Bonjour les Peoples ». »

« La propriété a été acquise pour 37 millions d'euros. C'est une construction résolument moderne, de 3000 mètres carrés habitables, qui comprend 14 chambres, toutes avec salle de bain, 3 salons et une immense salle à manger. Le sportif de haut niveau dispose également d'une salle de fitness et de deux piscines, dont une intérieure... Le vaste garage permettra d'accueillir sa Lamborghini, et ses voitures de collection parmi lesquelles une Bugatti, une de Dion Bouton de 1912, et une Hispano-Suiza, car le champion est aussi un

homme de goût et de culture, fêru de belles mécaniques. Telle une perle sur un écrin, la maison repose au centre d'un grand parc de 33 hectares, où ont été aménagés deux courts de tennis, un terrain de basket et un golf de neuf trous... »

« Que de chemin parcouru par ce gamin des favelas de Rio, que son génie a porté au sommet de son art ! »

« Cela vous fait rêver ? Bien sûr, une telle propriété est inaccessible à la plupart d'entre nous. Mais le rêve, lui, est gratuit. Pour un champion comme Tiburcio Louya, dont les responsabilités sur le terrain sont immenses, c'est un havre de paix indispensable pour se détendre et se concentrer... »

Mickaël hausse la voix pour dominer le son de la radio :

-Tu aimes le foot, toi ?

-Au lycée, j'aimais bien jouer.

-Je ne te parle pas de ça. Le foot. Le foot spectacle, tu aimes ?

- Ça me donne des boutons ! Le fric dénature le sport. Le fric gâche tout.

-Anarchiste ! Quand on vit en société, il faut faire comme tout le monde ! Il faut se teindre les cheveux, se peinturlurer les joues, arborer le maillot du club que l'on supporte, et hurler avec les autres jusqu'à l'extinction de voix.

Les deux hommes rient.

Le silence revenu, l'écoute de la radio se poursuit :

« ... assistez à la soirée de gala dans les salons de l'hôtel KUDOR PALACE à Paris. »

« Venir en aide aux populations déshéritées d'Afrique, durement frappées ces derniers temps par la sécheresse, et où la malnutrition permanente fait de trop nombreux ravages, telle est la noble mission assignée à ce raout mondain. »

« Votre émission « Bonjour les Peoples » vous fera vivre chaque instant de cette merveilleuse réception où resplendira le luxe à la française, ce luxe que le monde entier nous envie. »

« La soirée débutera par une vente aux enchères de lots offerts par des artistes de renommée internationale : tableaux, statuettes, céramiques, bijoux, pièces d'orfèvrerie, émaux, créations de verre ou de cristal... Dûment munis de leur certificat d'authenticité. Le produit de cette vente sera versé à l'ONG « Gruau de Riz ». »

« Puis, sous les lustres de Murano brillant de mille feux, un dîner réunira 120 invités, les plus généreux donateurs. Pour cette occasion, la grande salle d'apparat sera décorée de 12 posters géants, particulièrement poignants, qui retracent le calvaire atroce de ces contrées où sévit la famine. C'est vous dire à quel point l'émotion sera palpable ! »

« Comme il se doit en France, pays de la gastronomie, c'est un chef triplement étoilé, Alexis Torboï, qui orchestrera le menu. Les mets les plus raffinés et les nectars les plus prestigieux défileront sur la table parée de porcelaines et de cristaux, sur laquelle les fleurs les plus rares apporteront leur note de gaîté. Votre émission « Bonjour les Peoples » vous fera vivre en direct toutes les étapes de ce merveilleux festin. »

« Mais à toute fête il faut une reine. Et la reine de la soirée sera Abigail Baxter. Pour cette magnifique réception où l'élégance le dispute à la solidarité, la star portera un magnifique fourreau de chez Harold Hayond, tout en soie noire brodé de milliers de perles,

elle arborera aussi son célèbre collier de diamants qui fera d'elle une idole ruisselante de lumière. Une apparition divine, une beauté suprême qui sera le point de mire de la soirée... »

-Tu la trouve belle, toi, Abigaïl Baxter ?

Julien hausse les épaules.

-Je ne sais même pas qui c'est.

-C'est la fille d'un magnat de l'hôtellerie. Son job, c'est d'être la parure des réceptions mondaines. Moi, je la trouve moche : elle a un visage long comme un jour sans pain, et un menton un peu proéminent, presque en galoche... Elle est mal coiffée, mal maquillée, ses yeux sont sans expression, et elle ne sait pas sourire. Comme elle est riche et célèbre, il faut dire qu'elle est belle. Obligé ! Les média ne tarissent pas d'éloge sur sa beauté, mais moi, je la trouve moche.

-Tu as une dent contre elle, ajoute Julien en riant. Moi, tout cela m'indiffère !

« Une fois de plus, grâce à votre fidélité, votre émission « Bonjour les Peoples » battra tous les records d'audimat. Surclassant les talk shows et même les séries, nous accroîtrons encore notre part de marché, et même nous.... »

Mickaël a tourné le bouton.

-Y en a marre de leur connerie, dit-il sobrement.

La camionnette s'est engagée sur une petite route bourrée de virages, qui serpente parmi les bois, les taillis, pour déboucher parfois sur des terres à perte de vue, et si étroite qu'il serait impossible de croiser un autre véhicule sans mettre deux roues sur le bas côté, par endroits creusé d'ornières.

On traverse le petit village au nom curieux de Michel-Saint-Michel, puis la route continue, toujours aussi étroite et monotone.

-On arrive, dit soudain Mickaël.

Un carrefour caillouteux.

-Tout droit, on continue vers le village de Breby. A droite, Tous ces bâtiments, ces granges, ces hangars, font partie de l'exploitation de Jérôme Larchidiacre., et la maison d'habitation est un peu plus loin. A gauche, c'est le village de Molverges.

Un coup de volant : on tourne à gauche et on continue sur la route sinueuse bordée de champs.

Un puissant tracteur tire une charrue à plusieurs socs. La glèbe retournée luit sous le soleil d'octobre.

-Ce sont les terres de Monsieur Larchidiacre, dit Mickaël. Il possède plus de 200 hectares de grande culture. Gérer une telle entreprise, ce n'est pas toujours simple. L'an dernier, il a failli se faire gauler.

-Ah bon ?

-C'est lui-même qui me l'a raconté. Il vient souvent au camion, pour discuter...

Julien reste silencieux. Il n'a pas envie d'en savoir davantage. Les problèmes de Larchi, il s'en fout.

-Tu sais ce qu'il avait fait ? Il a ressemé des graines provenant de sa récolte de l'année précédente.

-Et alors ? C'est interdit ?

-Ce n'est pas interdit, mais il faut payer une redevance à la firme qui a créé la semence. Un peu comme des droits d'auteur... Heureusement, il a le bras long. Tu penses :

vice président du conseil départemental ! Il a pu arranger l'affaire. C'est pour te dire que la vie à la campagne, ce n'est pas toujours de tout repos.

Ils arrivent à une sorte de place entourée de quelques maisons. Plus loin, la route aboutit à une sorte de cul de sac barré par la voie ferrée. Une pelle mécanique est occupée à charger du sable dans un train de wagonnets.

-Tout près d'ici, explique Mickaël, on extrait un sable blanc, constitué de silice pure. Il sert dans la fabrication du cristal de Baccarat, et aussi pour préparer le silicium monocristallin ultrapur utilisé dans la fabrication des microprocesseurs.

-Le luxe, et la pointe de la modernité, raille Julien.

- Ça ne rapporte rien au village. L'entreprise qui exploite le gisement est située à Paris. Une autre rue aboutit aussi à la place : c'est la rue principale du village de Molverges.

-Ma femme est originaire de la région, dit Mickaël. Une de ses tantes, veuve depuis plusieurs années, habitait Molverges. Lorsqu'elle est morte, nous sommes allés à son enterrement. La petite église et le cimetière sont situés sur une butte, aucune route carrossable ne permet d'y accéder. Ce sont les employés des Pompes funèbres qui ont dû porter le cercueil le long d'une étroite sente. Imagine un peu !

-On se croirait à des milliers de km de Paris, ou encore revenu plus d'un siècle en arrière !

-Le plus étonnant : il n'y a même pas un bistrot dans le village.

-En France ? Un village sans bistrot ?

-Mais oui. On aurait bien bu un café, mais surtout, on avait besoin d'aller aux toilettes. Finalement, on s'est réfugié dans la petite mairie, où on nous a offert un café genre lavasse... Pour les toilettes, il a fallu aller dans la cour. On nous a donné une grosse clé. «Attendez », nous a-t-on avertis, « il faut qu'on attache les chiens ».

-En somme, Molverges a sa petite atmosphère vintage !

-Comme tu dis. D'ailleurs, la plupart des habitants sont déjà d'un certain âge. Les jeunes ont tendance à partir : il n'y a pas beaucoup de travail, à part dans l'agriculture.

Coup de klaxon.

Les gens commencent à arriver, presque aussi nombreux qu'à Foutry, essentiellement des femmes.

-A Molverges, chuchote Mickaël, il n'y a plus aucun magasin.

Il commence à servir, aidé de Julien.

Une superbe berline s'arrête de l'autre côté de la petite place. Une Mercedes flambant neuve. Elle est arrivée presque sans bruit.

-Voilà Larchi, dit Mickaël à mi voix. C'est le maire de Molverges, il est aussi conseiller général du canton de Foutry la Caille, et vice-président du Conseil départemental. Toutes ces casquettes lui donnent droit à une télécommande pour les bittes mécanisées.

En effet, un homme en descend. Il est grand et costaud, avec un visage franc et ouvert et des cheveux grisonnants.

Les Molvergeois

« Bonjour Monsieur le Maire » s'écrient les clients. « Bonjour », répond-il en faisant de la main un geste amical.

On le laisse passer. Il vient s'accouder devant la caisse enregistreuse. Il salue les deux hommes qui lui rendent son salut.

Larchi : Mickaël, vous avez ma petite commande ?

Mickaël (*à Julien*) : Apporte le gâteau de Monsieur le Maire.

Larchi : Et ma commande traiteur ?

Mickaël : ris de veau aux morilles... C'est prêt. Je suis passé chez le traiteur ce matin.

(*A Julien*) : Au réfrigérateur, Julien.

Larchi : J'organise une chasse, dimanche. Avec ma femme et ma fille, on sera dix à table. J'ai aussi prévu un filet de chateaubriand, je ne vous dis que ça, Mickaël. Quand on est chasseur, on n'est pas végétarien ! Avec quelques bouteilles de Château Margaux, ça devrait aller !

Mickaël (*riant*) : bien sûr, entre chasseurs, on ne mange pas du tofu ! (*à Julien*) : sors aussi le rôti du frigo.

Un autre homme vient d'arriver, il est plus petit que le maire, et plus mince aussi. La quarantaine environ. Il a appuyé sa bicyclette contre le capot du camion.

Larchi : La chasse, c'est ma passion. Dans les campagnes, on aime tous la chasse. (*puis, il se tourne vers le nouveau venu*) Bonjour, « Monsieur l'Instituteur ».

Un titre prononcé avec une pointe d'emphase.

Colvert : « Monsieur le Maire » vous devriez savoir qu'on dit « Professeur des Ecoles » maintenant.

Larchi (*souriant*) : Toutes mes excuses « Monsieur le Professeur des Ecoles ». (*à Mickaël*) : Ma femme a fait une liste : il lui faut des surgelés, des côtelettes pour demain midi, des biscuits, du chocolats... Enfin, tout est marqué (*il lui tend un papier*)

Colvert : vous mangez beaucoup trop, « Monsieur le Maire », et surtout, beaucoup trop de viande. Ce n'est pas bon pour la santé.

Mickaël et Julien s'affairent à préparer la commande, qu'ils emballent dans trois grands cartons.

Larchi : Que voulez-vous, je suis un bon vivant. On ne se refait pas

Colvert : Un bon vivant ? Moi, je dis que c'est de l'égoïsme pur et simple. Savez-vous combien il faut de litres d'eau pour produire un kg de cette viande ? Pas moins de 15000 litres ! Et combien de nourriture ? Une quantité suffisante pour nourrir toutes les populations déshéritées qui meurent de faim. Les amateurs de viande sont des affameurs.

Larchi : je sais bien...mais le péché de gourmandise n'est pas mortel. (*il s'adresse à un homme qui se tient un peu en retrait*) : Mon bon Fabrice, vous porterez tout ça à la maison.

(*Fabrice s'approche et prend un premier carton qu'il porte dans sa voiture, une antique 4L*)

Colvert : pas mortel ? C'est vous qui le dites. Vous oubliez le réchauffement climatique, qui finira par nous tuer tous. Tous ces bovidés, ces moutons, c'es porcs élevés pour la boucherie... Ils pètent ! Parfaitement : ils pètent. Et leur flatulences contiennent du méthane, un gaz à effet de serre, plus terrible encore que le CO₂ ! Il faut penser à la planète,

Monsieur le maire. Nous vivons tous sur cette planète, nous sommes tous dans le même bateau.

(Fabrice porte un second carton)

Larchi : Vous dramatisez, Monsieur Colvert. En tant que syndicaliste agricole, je n'ai pas tout à fait les mêmes chiffres que vous au sujet de la consommation d'eau des élevages...

(Fabrice porte le troisième carton)

Colvert : L'agriculture est grande consommatrice d'eau, vous ne pouvez pas le nier.

Larchi : *(à Fabrice)* : vous irez à la cuisine, on vous servira un verre de vin. *(à Colvert)* : Mon cher Colvert, ce n'est pas votre morale qui remplira votre assiette !

Colvert *(hausse les épaules)* : ma morale ? Je ne fais pas de la morale, je cherche à vous mettre face à vos responsabilités.

Mickaël : C'est à vous Monsieur l'Instituteur.

Colvert : Elles sont bio, vos pommes ?

Mickaël : Oui, j'ai un petit rayon bio. Des pommes, un peu de salade... Pas grand-chose.

Colvert : une laitue, un kilo de pommes... *(à Larchi, qui est resté sur place)* : je ne tiens pas à m'empoisonner avec toutes ces saloperies : les engrais, les pesticides, le glyphosate et tout le reste ! Vous allez nous faire crever !

Larchi : sans engrais, ça ne pousse pas, et sans pesticides, tout est bousillé par les maladies et les ravageurs. Vous crèverez bien plus vite si vous n'avez rien dans votre assiette.

Colvert : *(à Mickaël)* Des surgelés bio, vous en avez ?

Mickaël : Désolé, mon camion est petit, vous voyez bien. Je ne peux pas avoir autant de choix que dans un supermarché.

Colvert : Et du tofu ?

Mickaël : j'ai du tofu... tofu ! Bio, je ne sais pas.

Colvert : Passons ! Des haricots verts surgelés, et du tofu. *(à Larchi)* : je ne suis pas un bouffeur de viande, moi !

Larchi : Vous êtes surtout un vrai maso. On n'a pas envie de manger chez vous.

Colvert : De toute façon, je n'ai pas l'intention de vous inviter.

Larchi : C'est ça : mangez donc votre tofu tout seul ! *(à Fabrice, qui regagne sa voiture)* : Toujours d'accord pour faire le rabatteur, dimanche ?

Fabrice : Plus que jamais, Monsieur le Maire ! J'ai hâte d'y être !

Colvert : Le plaisir de tuer ? Pour un peu de barbaque en plus ?

Larchi : Certaines espèces pullulent, et finissent par causer des ravages. Il faut veiller à certains équilibres.

Colvert : Et la diversité des espèces, vous y pensez ?

Larchi : Tout à fait. Nous avons un plan de chasse. Nous ne faisons pas n'importe quoi.

Colvert : Le dimanche, la chasse devrait être interdite. C'est le jour où on promène les mômes !

Larchi : Vous rêvez d'un monde où tout serait interdit : pas de voiture, pas de chasse, pas de viande... Et quoi encore ? Vous allez interdire le PQ ?

Colvert : Mais bien sûr ! Tous ces arbres qu'il faut abattre pour fabriquer le papier-toilette ! Et toute l'eau nécessaire à cette fabrication ! Le papier-toilette est un vrai scandale !

Chez moi, j'ai des toilettes sèches, donc sans consommation d'eau, et on s'essuie avec des éponges que l'on nettoie ! Il faut que la nature soit préservée, et que l'homme cesse son emprise sur elle.

Larchi : Vous ? Vous aimez la nature ? C'est bien vous qui êtes venu me voir pour vous plaindre du chant du coq ? Vous vouliez que j'appelle les gendarmes ! Pour un coq ! Le plaisir de la campagne, mon cher Monsieur, c'est le chant du coq, le meuglement des vaches, les tas de fumier, la boue dans laquelle on patauge, et l'odeur du purin qui vous ravigote les narines. Moi, je vais vous dire : paysans et chasseurs, les vrais écolos c'est nous.

Colvert : eh bien, bonne chasse, puisque vous y tenez.

(il monte sur son vélo et accroche son sac à provision sur le guidon)

Larchi : Au revoir, et sans rancune ! *(à Mickaël, une fois qu'il est parti d'un coup de pédale rageur)* : vous avez vu ? Quel enragé !

Une autre cliente : Il y a deux ans, on a fermé sa classe à Molverges, parce qu'il ne restait plus que quatre enfants. On l'a muté à Foutry, où sa femme enseignait déjà comme instit. Depuis, ils y vont tous les jours en vélo, lui devant, avec ses deux aînés, elle suit derrière en vélo cargo où est installé le petit dernier : 7 km aller, entre Molverges et Foutry, 7 km retour, le soir après la classe. Et par tous les temps.

Larchi : c'est ce qui s'appelle avoir des convictions.

Un client, en cote de travail : Ces écolos ! Non seulement ils nous font chier, mais en plus, ils nous privent de PQ ! Avec eux, c'est toujours pan pan cucul !

Un autre client *(ironique)* : Encore Maîtresse ! Encore ! Il faut aimer.

Larchi : Tous les goûts sont dans la nature. Mais moi je n'aime pas. Je ne vous parle même pas de toutes les tracasseries administratives, les haies qu'il est interdit de tailler de telle date à telle date, les fossés qu'il ne faut pas curer, sous peine d'amende... etc... etc... Je passe plus de temps devant mon ordinateur que sur mon tracteur ! Sans compter le temps passé à téléphoner à mon avocat !

Mickaël : Les chiens aboient et la caravane passe. Ils ne nous empêcheront pas de vivre. N'est-ce pas, Monsieur le Maire ? Tant qu'on peut gagner sa croûte.

Larchi : L'agriculture, vous savez, ça broute ! Une année c'est la sécheresse, la suivante, il y a trop d'humidité, sans compter les maladies, les ravageurs, et j'en passe ! Les mauvaises années sont plus nombreuses que les bonnes.

Mickaël : Il est vrai que bien des petites exploitations connaissent des difficultés, parfois dramatiques. Mais ce sont surtout les éleveurs, en particulier dans certaines régions. Mais vous, Monsieur Larchidiacre, l'un dans l'autre, vous vous en sortez.

Larchi : Ne croyez surtout pas ça ! La grande culture, ce n'est plus ce que c'était. L'an dernier, mes maïs ont manqué d'eau, ils ont littéralement grillé, et ensuite il y a eu la pyrale ! Cette année, ce sont mes blés qui ont été noyés, les épis sont clairsemés, couchés, presque impossibles à moissonner. Avec, en plus, la concurrence déloyale, les importations qui n'ont pas été soumises aux mêmes normes de production, et qui proviennent d'exploitations qui utilisent des produits phytosanitaires interdits en France. Dans notre pays, on cultive surtout l'art et la manière de se faire couillonner ! La betterave, avant, on s'en sortait, mais maintenant qu'ils ont interdit les néonicotinoïdes, y a plus moyen ! Et avec ça, la consommation du sucre qui a baissé... *(et après un bref silence)* : Non, la grande culture, ça ne paie plus.

Mickaël : Et le bio, Monsieur Larchidiacre, Avez-vous songé à vous reconverter en bio ?

Larchi : Le bio ? Plus personne ne veut en faire. Il faut une main d'œuvre considérable. Où est-ce que je la trouverais ? Plus personne ne veut travailler.

Mickaël : C'est vrai, le travail n'a plus la cote.

Larchi : Mais nous, on l'aime notre travail ! Malgré toutes nos difficultés, et même si, parfois, on travaille à perte.

Mickaël : Ne vous laissez pas aller au découragement, Monsieur Larchidiacre ! Vous avez vos enfants, c'est un réconfort pour vous.

Larchi : C'est vrai. Mon fils aîné, surtout, me donne bien des satisfactions. Il a fait un parcours sans faute, et il termine ses études d'ingénieur agronome. Mais oui : on n'est plus des culs-terreux comme il y a cinquante ans, maintenant l'agriculture est devenue scientifique. Ensuite, il fera une école de management, pour devenir un vrai chef d'entreprise. Ça lui prendra deux ans, puis il travaillera avec moi pour acquérir de l'expérience, je le ferai passer par tous les postes. Et quand je prendrai ma retraite, il sera fin prêt pour reprendre l'exploitation. Bon, mes deux filles, c'est autre chose, elles trouveront toujours à se marier. J'ai des relations dans le milieu agricole, et j'ai des atouts à faire valoir à mes futurs gendres.

Mickaël : Bravo, Monsieur Larchidiacre, vous tenez le bon bout. C'est la vie qui continue.

Larchi : Paysan un jour, paysan toujours !

Fabrice : *(qui écoutait attentivement)* : Bravo, Monsieur le Maire !

Larchi : Vous étiez là ? Vous avez du mal à démarrer ?

Fabrice : Pas du tout. Elle tourne comme une horloge, malgré ses soixante ans et ses 245000km !

Larchi : Dites donc, Fabrice, il ne reste pas grand-chose de la 4L d'origine ! On a changé le hayon et les portes : il n'y en a pas deux de la même couleur !

Fabrice : le bloc moteur aussi, et la culasse. J'ai fait refaire deux fois l'embrayage, on a trouvé les pièces dans des casses... Mais c'est toujours ma 4L, telle que je l'ai achetée d'occase à 180 000 km.

Mickaël : tant que ça roule ! Pourquoi changer ?

Fabrice : Bon. Je vais porter vos achats, Monsieur le Maire.

(il s'installe au volant et démarre. Le véhicule vrombit sous la morsure de l'accélérateur, hoquette, tremble toutes ses tôles, une épaisse fumée noirâtre sort du pot d'échappement)

Larchi : heureusement que l'écolo ne vous voit pas !

Mickaël : c'est vrai : on est servi en particules fines. On en prend plein les poumons.

Larchi : Pas grave ! Ici, à la campagne, l'air se renouvelle vite. L'Etat ne s'est pas encore mêlé de régler les vents.

Les autres clients sont partis avec leurs victuailles. Il ne reste que le maire de Molverges, qui salue Mickaël et Julien avant de monter dans sa berline.

-Bon, on rentre, dit Mickaël. Il faudra encore réassortir les rayons.

On passe de nouveau par Foutry pour regagner la ville.